

Association des Amis de Jorge Semprun
Lycée Henri-IV



HOMMAGE A JORGE SEMPRUN

Vendredi 7 décembre 2012

« MA PATRIE, C'EST LE LANGAGE »

Lectures de textes de Jorge Semprun par les élèves du Lycée Henri IV





Ma patrie, c'est le langage!

Don Quichotte de la Manche

1 - “ Welches vom Stand und der Lebensweise des berühmten Junkers Don Quijote von der Mancha handelt „

An einem Orte der Mancha, an dessen Namen ich mich nicht erinnern will, lebte vor nicht langer Zeit ein Junker, einer von jenen, die einen Speer im Lanzengestell, eine alte Tartsche, einen hageren Gaul und einen Windhund zum Jagen haben.

[...] Es streifte das Alter unseres Junkers an die fünfzig Jahre; er war von kräftiger Körperbeschaffenheit, hager am Leibe, dürr im Gesichte, ein eifriger Frühaufsteher und Freund der Jagd.

[...] Man muß nun wissen, daß dieser obbesagte Junker alle Stunden, wo er müßig war und es waren dies die meisten des Jahres — , sich, dem Lesen von Ritterbüchern hingab, mit so viel Neigung und Vergnügen, daß er fast ganz und gar die Übung der Jagd und selbst die Verwaltung seines Vermögens vergaß; und so weit ging darin seine Wißbegierde und törichte Leidenschaft, daß er viele Morgen Ackerfeld verkaufte, um Ritterbücher zum Lesen anzuschaffen; und so brachte er so viele ins Haus, als er ihrer nur bekommen konnte.

“ Que trata de la condición y ejercicio del famoso hidalgo D. Quijote de la Mancha”

En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme, no ha mucho tiempo que vivía un hidalgo de los de lanza en astillero, adarga antigua, rocín flaco y galgo corredor.

Frisaba la edad de nuestro hidalgo con los cincuenta años, era de complexión recia, seco de carnes, enjuto de rostro; gran madrugador y amigo de la caza.

Es, pues, de saber, que este sobredicho hidalgo, los ratos que estaba ocioso (que eran los más del año) se daba a leer libros de caballerías con tanta afición y gusto, que olvidó casi de todo punto el ejercicio de la caza, y aun la administración de su hacienda; y llegó a tanto su curiosidad y desatino en esto, que vendió muchas hanegas de tierra de sembradura, para comprar libros de caballerías en que leer; y así llevó a su casa todos cuantos pudo haber dellos.

« Qui traite de la qualité et des occupations du fameux hidalgo don Quichotte de la Manche »

Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un hidalgo, de ceux qui ont lancé au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse.

[...] L'âge de notre hidalgo frisait la cinquantaine; il était de complexion robuste, maigre de corps, sec de visage, fort matineux et grand ami de la chasse.

[...] Or, il faut savoir que cet hidalgo, dans les moments où il restait oisif, c'est-à-dire à peu près toute l'année, s'adonnait à lire des livres de chevalerie, avec tant de goût et de plaisir qu'il en oublia presque entièrement l'exercice de la chasse et l'administration de son bien. Sa curiosité et son extravagance arrivèrent à ce point qu'il vendit plusieurs arpents de bonnes terres à blé pour acheter des livres de chevalerie à lire. Aussi en amassa-t-il dans sa maison autant qu'il put s'en procurer.

Ma patrie, c'est le langage

2 - « Une tombe au creux des nuages : Essais sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui » (extrait)

[...] Patrie ! voilà un mot considérable, sans doute, dont nous savons fort bien quels mauvais usages ont été faits, quels désastres il a inspirés. Je l'utiliserai donc avec précaution, parce que je sais que les patries ne sont des voies d'accès à l'universalisme de la raison démocratique – tel devrait être leur rôle historique – qu'en évitant tout chauvinisme, toute attitude d'exclusion arrogante. J'utiliserai donc le mot « patrie » en réaffirmant qu'elle ne peut, ne doit jamais être über alles.

Cela dit, la langue est-elle vraiment la patrie d'un écrivain, comme le disait Thomas Mann ?

Je ne peux prendre cette affirmation à mon compte. Dans mon cas, sans doute pour des raisons biographiques, d'âge et de circonstance, la langue espagnole n'a pas été ma patrie en exil. Elle n'a pas été la seule, en tout cas. Au contraire de Mann, je ne me suis jamais exilé de ma citoyenneté espagnole, mais de ma langue maternelle, si. A une certaine époque, j'ai cru que j'avais découvert une nouvelle patrie, en m'appropriant la langue française dans laquelle j'ai écrit la plupart de mes livres. Mais cela n'est pas non plus vrai. Du point de vue de la langue littéraire, ou bien je suis apatride – à cause de mon bilinguisme invétéré, de ma schizophrénie linguistique définitive –, ou bien j'ai deux patries. Ce qui, en vérité est impossible, si l'on prend au sérieux l'idée de patrie, c'est-à-dire comme une idée pour laquelle il vaudrait la peine de mourir. Car on ne peut mourir pour deux patries différentes, ce serait absurde.

[...] En fin de compte, ma patrie n'est pas la langue, ni la française ni l'espagnole, ma patrie c'est le langage. C'est-à-dire un espace de communication sociale, d'invention linguistique : une possibilité de représentation de l'univers. De la modifier aussi, par les œuvres du langage, fût-ce de façon modeste, à la marge.

Quoi qu'il en soit, dans cette mienne patrie qu'est le langage, il y a des idées, des images emblématiques, des pulsions émotionnelles, des résonances intellectuelles dont l'origine est spécifiquement allemande. J'oserai dire que, d'une certaine façon, la source allemande – poétique, romanesque ou philosophique – est une composante essentielle de mon paysage spirituel. De ma vraie patrie, en somme.

Cela est dû, sans doute, au fait que j'ai toujours été, que je suis et serai un insatiable et émerveillé lecteur d'allemand. J'ai même lu le Quichotte pour la première fois en allemand ! Je ne vous dirai pas maintenant, pour ne pas perdre le fil de notre discours, pourquoi ni comment. Je ne vous dirai pas comment j'ai essayé – émule sans le savoir du Pierre Ménard de Borges – de réécrire le Quichotte, en le traduisant au castillan de sa version germanique, mû par mon arrogance adolescente !



La langue en secours.

La langue en secours

3 - « Gide, la boulangère et le professeur de français »

« Adieu vive clarté » (extraits)

[...] Je pourrais évoquer d'autres livres de cette époque qui ont eu pour moi davantage d'importance morale que Paludes. Mais celui-ci, à toutes ses qualités littéraires, qui sont exceptionnelles – extraordinaire modernité formelle d'un récit écrit il y a plus d'un siècle, en 1895 ; délicieuse insolence narrative ; imagination débridée ; concision sévère du phrasé et richesse lexicale, etc. –, ajoute une vertu qui lui est singulière : on ne peut le concevoir écrit dans aucune autre langue que le français.

Les romans que je viens d'évoquer, la majorité de tous les autres qu'on pourrait également mentionner, ont été écrits en français, certes, et dans cette langue s'incarne le contenu matériel et idéal que constitue l'œuvre, bien entendu. Mais l'essence du Sang noir ou de La condition humaine ne se dissoudrait pas dans le néant si on appréhendait ces romans dans une autre langue. Ainsi, on peut parfaitement imaginer Le sang noir en russe. Quelqu'un m'a dit une fois, judicieusement – je crois bien que c'était Jean Daniel – que Guilloux a écrit le plus grand roman russe de langue française ! Pour leur part, l'immense majorité des lecteurs de Dostoïevski à travers le monde auront lu son œuvre romanesque en français, anglais, allemand ou espagnol : dans n'importe quelle langue littéraire autre que le russe. Pourtant, on sait pertinemment de quoi il est question dans les Frères Karamazov même si on a lu le roman en français. Et même si on l'a lu dans une traduction médiocre, me risquerais-je à dire. Car l'essence de ce roman, de la plupart des grands romans, même s'ils se nourrissent de leur langue originaire et originale, qu'ils enrichissent à leur tour, n'est pas langagière.

L'essence de Paludes, en revanche, est dans sa langue. On ne peut concevoir Paludes dans aucune autre langue que le français.

[...] Cette prose est extraordinaire. A quel point est-il inconcevable de parvenir, dans une langue autre que la française, à un semblable équilibre des éléments d'une phrase, du précis et du précieux, de la rigueur et de la fantaisie.

J'avais besoin de cette clarté comme on a, assoiffé, après une longue marche épuisante, besoin d'une eau de source. J'avais besoin de cette langue, qui, apparemment, coulait de source, mais dont la limpidité était le résultat d'un exigeant travail sur l'inertie et l'opacité naturelles du langage.

La commerçante du boulevard Saint-Michel, boulangère forte en gueule et aux idées courtes – courbes, plutôt : tordues, je veux dire –, m'avait chassé, d'une phrase qui se voulait blessante (« Espagnol de l'armée en déroute »), de la communauté des élus. Mon accent détestable ne m'avait pas seulement interdit d'obtenir le petit pain ou le croissant que je désirais, il m'avait retranché aussi de la communauté de langue qui est l'un des éléments essentiels d'un lien social, d'un destin collectif à partager.

J'en avais pris mon parti, aussitôt. C'est une circonstance, en effet, où il n'est pas conseillé de lambiner. De faire semblant, de traîner en longueur en espérant que cela va s'arranger : ça ne s'arrange jamais.

J'avais donc aussitôt accepté d'être rejeté, j'avais assumé ce rejet. J'étais un étranger, fort bien, je le demeurerai, m'étais-je dit. Cependant, pour que cette décision intime, soudaine, aussi contraignante qu'une fulgurance de la grâce – si j'en crois ceux qui ont fait de ladite fulgurance une expérience ou, au moins, un thème littéraire gratifiant –, fût réellement efficace, il ne fallait pas que mon étrangeté s'affichât, se fit perceptible au premier venu. Il fallait que cette vertu d'étrangeté fût secrète : pour cela il me fallait maîtriser la langue française comme un autochtone. Et même, mon orgueil naturel y mettant son grain de sel, mieux que les autochtones.

C'est dans cette entreprise – qui n'était pas purement intellectuelle, qui avait une composante angoissée, dans la dérégulation de l'exil et de la perte absolue de repères culturels que celui-ci entraînait, qui était aussi quelque chose de sensible, de charnel, donc – dans ce travail d'appropriation d'une langue – patrie possible, ancrage solide dans l'incertain de mon univers – que Paludes me fut d'un secours inestimable.

La boulangère du boulevard Saint-Michel me chassait de la communauté, André Gide m'y réintégrait subrepticement. Dans la lumière de cette prose qui m'était offerte, je franchissais clandestinement les frontières d'une terre d'asile probable. C'est dans l'universalité de cette langue que je me réfugiais. André Gide, dans Paludes, me rendait accessible, dans la transparente densité de sa prose, cet universalisme.

*Plus tard, vingt-cinq ans plus tard, à quarante ans, lorsque j'écrivis mon premier livre, c'est sans doute – mais j'ai mis du temps à le comprendre : très longtemps – à cause de la boulangère du boulevard Saint-Michel ; de la pluie fine imbibant la feuille de journal qui annonçait en gros titres la chute de Madrid ; du sourire d'Arletty sur une affiche de cinéma ; du souvenir d'un vers grandiloquent de Rubén Dario ; à cause d'une fureur qui m'envahit soudain, que j'écrivis *Le grand voyage* en français.*

*[...] Au fil des ans et des entretiens journalistiques, j'ai donné des explications diverses et variées sur cette incongruité d'avoir écrit *Le grand voyage* en français, alors que le pouvoir d'écrire, longtemps annihilé chez moi – pour des raisons qu'il n'est pas opportun de rappeler ici –, m'avait été soudainement rendu, en Espagne, précisément. Il y a probablement un grain de vérité dans chacune de ces explications. Mais la vraie raison ne m'est apparue clairement qu'aujourd'hui, en reconstituant cette période de ma vie, pour la première fois. C'est dans le travail de réminiscence, de reconstruction de ces quelques mois de 1939, en découvrant que l'appropriation de la langue française a joué un rôle déterminant dans la constitution de ma personnalité, que je comprends pourquoi j'ai écrit ce premier livre en français.*

Il me fallait répondre non seulement à la boulangère du boulevard Saint-Michel mais aussi, d'une certaine façon, à mon professeur de français du lycée Henri-IV, M. Audibert.

Il avait très bien noté ma première rédaction française : 18 sur 20. Mais il avait ajouté au crayon rouge, en travers de la première page de mon devoir : Si ce n'est pas trop copié ! Annotation qui m'avait vexé : je savais bien que je l'avais écrit tout seul, ce devoir ! Et qui m'avait paru, de surcroît, idiot : il me semblait que la lecture de ces pages aurait dû aisément lui faire comprendre qu'il s'agissait d'un travail personnel.

[...] Fier de la note que j'avais obtenue pour mon premier devoir écrit, à Henri-IV, j'ai dû montrer ma copie à Jean-Marie Soutou, qui m'avait introduit aux mystères et beautés de la langue française et à qui j'étais redevable, pour une bonne part, de ce succès.

C'est lui qui m'avait fait découvrir aussi la prose d'André Gide : des écrits intimes (Numquid et tu ?, par exemple), aux Nourritures terrestres. Et à Paludes, bien entendu.

[...] En somme, ce n'est pas seulement à une commerçante xénophobe du boulevard Saint-Michel, c'est aussi à ce professeur de français – par ailleurs non négligeable : je lui dois la découverte de Giraudoux et des Thibault – que je répondais, tant d'années plus tard, en écrivant en français mon premier livre, dans la langue que Gide m'a fait aimer passionnément, aussi bien dans les bonheurs de l'écriture que les malheurs de l'aridité.

Mais l'appropriation de la langue française – nouvelle patrie sans aucune des horreurs du patriotisme ; enracinement dans l'universel et non dans un quelconque terroir ; ouverture sur le ciel et non sur le clocher ; sérénité d'une beauté à son apogée, à l'heure entre toutes émouvante d'un déclin historique prévisible (le charme nostalgique de Giraudoux ne se niche-t-il pas précisément là ?) – n'entraînerait pas dans mon cas l'oubli, encore moins le reniement de l'espagnol.

Si j'avais, comme la plupart de ceux qui ont choisi le français en tant que véhicule d'expression littéraire, les raisons que Cioran, exemple notoire, a proclamées pour faire ce choix de rigueur, de discipline (à tous les sens du mot), de concision, de renversante densité, je n'avais en revanche aucun des motifs qui le poussaient à oublier le roumain. Je n'avais encore rien écrit en espagnol dont j'aurais dû avoir honte, dont l'atroce souvenir aurait rongé, comme on peut l'imaginer dans le cas de Cioran, ma mémoire de la langue maternelle.

Mon amour du français était donc désintéressé. Il n'y avait dans sa conquête nul enjeu trouble ou inavouable. Il n'y avait que du désir, de la curiosité, une prémonition de plaisir. J'étais séduit, c'est tout, heureux de l'avoir été : ça se passait dans le bonheur.

La langue espagnole ne cessa pas pour autant d'être mienne, de m'appartenir. De sorte que je ne cessai jamais d'être à elle – traversé par elle, soulevé par elle –, de lui appartenir. Je ne cesserai pas d'exprimer avec ses mots, sa sonorité, sa flamboyance, l'essentiel de moi-même, à l'occasion.

En somme, du point de vue de la langue, je ne devins pas français mais bilingue. Ce qui est tout autre chose, de bien plus complexe, on peut l'imaginer.

4 - «La gitanilla»
« Veinte años y un día» (extraits)

Isabel se había apartado de su hermano, ofreciéndole [...] una mirada interrogante.

- ¿Te acuerdas de nuestras lecturas en París hace dos años? –le pregunta a Lorenzo.

- Me acuerdo –dice él.

-¿Te acuerdas de “La Gitanilla” de Cervantes? –insiste ella.

-¿Te acuerdas del “Quijote”? –replica él.

Se ríen de nuevo, cómplices en la leve alegría, irónica y tierna, de la memoria.

En el apartamento que unos amigos de Mercedes Pombo habían puesto a su disposición [...] para alojar a Isabel y Lorenzo durante su estancia en París, había una apreciable biblioteca (y el Narrador se pregunta, en el momento de puntualizar este verídico detalle de su relato, si no será la presencia de ricas bibliotecas en todos los lugares en que Lorenzo ha tenido la oportunidad de vivir, si no será esta circunstancia uno de los mayores privilegios de tan, en cierto modo, privilegiada existencia), y en dicha biblioteca habían encontrado las obras de Cervantes, pero, curiosamente, no en español. Lorenzo había leído el Quijote, del cual hasta entonces le había apartado la ritual y convencional admiración académica, en una edición barata y popular, de Tauschnitz. Isabel, por su parte, había devorado las Novelas ejemplares en una versión francesa: La gitanilla fue, por tanto, La petite gitane.

- Pues bien, en La gitanilla –decía Isabel-, todo gira en torno a la virginidad de Preciosa, que ésta quiere preservar como único tesoro en su posesión...

Y Lorenzo la interrumpe, declamando un romance de Lorca:

–“Niña deja que levante / tu vestido para verte. / Abre en mis dedos antiguos / la rosa azul de tu vientre. / Preciosa tira el pandero / y corre sin detenerse. / El viento-hombrón la persigue / con una espada caliente...”

Isabel bate palmas de alegría y excitación.

- Pues sí, tienes razón, Lorenzo. No había caído en ello... También se llama Preciosa la gitanilla de Lorca.

- Y también –dice él- protege su virginidad..., aunque no sepa del valor de cambio y de uso de su tesoro tanto como la de Cervantes...

- ¿Te acuerdas del final del romance? –pregunta Isabel.

Lorenzo se lo recita en voz baja, con los ojos cerrados, como se dicen al oscurecer palabras de amor o de nostalgia, como se dice el sabor de la vida. O de la muerte.

*Preciosa, llena de miedo,
Entra en la casa que tiene,
Más arriba de los pinos,
El cónsul de los ingleses.
El inglés da a la gitana
Un vaso de tibia leche,
Y una copa de ginebra
Que Preciosa no se bebe...*

Permanecen en silencio unos instantes, acunados por la música del romance lorquiano.

Jorge SEMPRÚN, “Veinte años y un día”,
Tusquets Editores (Colección Andanzas), 2003.

«La petite gitane »

Isabel s'était écartée de son frère, lui adressant un regard interrogatif.

- *Tu te souviens de nos lectures à Paris il y a deux ans? –demande-t-elle à Lorenzo.*
- *Je m'en souviens – dit-il.*
- *Tu te souviens de La Gitanilla de Cervantès? – insiste-t-elle.*
- *Tu te souviens du Quichotte? – réplique-t-il.*

Ils rient de nouveau, complices dans la joie légère, ironique et tendre, de la mémoire. Dans l'appartement que des amis de Mercedes Pombo avaient mis à sa disposition [...] pour loger Isabel et Lorenzo pendant leur séjour à Paris, il y avait une bibliothèque remarquable (et alors qu'il précise ce détail véridique de son récit, le Narrateur se demande si la présence de riches bibliothèques dans tous les lieux où Lorenzo a eu l'occasion de vivre, si donc cette circonstance ne serait pas un des plus grands privilèges d'une existence, en quelque sorte, si privilégiée), et dans la bibliothèque en question ils avaient trouvé les œuvres de Cervantès, mais, curieusement, pas en espagnol. Lorenzo avait lu le Quichotte, dont l'avait éloigné jusqu'alors la rituelle et conventionnelle admiration académique, dans une édition bon marché et populaire, de Tauschnitz. Isabel, pour sa part, avait dévoré les Nouvelles exemplaires dans une version française : La gitanilla fut donc La petite gitane.

- Eh bien, dans La gitanilla – dit Isabel – tout tourne autour de la virginité de Précieuse, qu'elle veut préserver parce que c'est l'unique trésor qu'elle a en sa possession.

Et Lorenzo l'interrompt, en déclamant un romance de Lorca :

- « Petite, laisse-moi soulever / ta robe pour te voir. / Ouvre entre mes doigts anciens / la rose bleue de ton ventre. / Lâchant son tambour, Précieuse / prend la fuite sans se retourner. / Le vent-mâle la poursuit / avec une épée brûlante. »

Isabel applaudit de joie et d'excitation.

- Mais oui, tu as raison, Lorenzo. Je ne m'en étais pas rendu compte... La petite gitane de Lorca s'appelle aussi Précieuse.

- Et elle aussi –dit-il– protège sa virginité..., même si elle n'en sait pas autant que la petite gitane de Cervantès sur les valeurs d'échange et d'usage de son trésor.

- Tu te souviens de la fin du romance? –demande Isabel.

Lorenzo la lui récite à voix basse, les yeux fermés, comme on dit au crépuscule des mots d'amour ou de nostalgie, comme on dit la saveur de la vie. Ou de la mort.

*Précieuse, emplie de peur,
Entre dans la maison que possède,
Au-dessus de la pinède,
Le consul des Anglais.
L'Anglais donne à la gitane
Un verre de lait tiède,
Et une coupe de gin
Que Précieuse ne boit pas...*

Ils demeurent en silence quelques instants, bercés par la musique du romance lorquien.

D'après JORGE SEMPRÚN, « Veinte años y un día »,
Tusquets Editores (Colección Andanzas), 2003.

5 - « Ma langue maternelle »

Jorge SEMPRUN « **L'écriture ou la vie** » 1994 in « *Le fer rouge de la mémoire* »
Quarto Gallimard 2012

Troisième partie, chapitre IX

« Ô saisons, Ô châteaux »

Je n'avais pas écrit Le Grand Voyage dans ma langue maternelle.

Je ne l'avais pas écrit en espagnol, mais en français.

Je vivais à Madrid, pourtant, à cette époque, la plupart du temps. J'avais retrouvé avec la langue de mon enfance toute la complicité, la passion, la méfiance et le goût du défi qui fondent l'intimité d'une écriture. De surcroît, je savais déjà (alors que les petits poèmes qui charmaient tant Claude-Edmonde Magny n'étaient plus qu'un souvenir, à peine un souvenir : ils ne survivaient allusivement que dans le texte de sa Lettre sur le pouvoir d'écrire qui m'accompagnait dans mes voyages, que je relisais parfois ; alors que la pièce de théâtre que j'avais écrite à la fin des années quarante, Soledad, n'avait été qu'un exercice intime, pour me prouver à moi-même que ce n'était pas par impuissance ou par paresse que je n'écrivais pas, mais de propos délibéré), je savais déjà que le jour où le pouvoir d'écrire me serait rendu – où j'en reprendrais possession – je pourrais choisir ma langue maternelle.

Autant que l'espagnol, en effet, le français était ma langue maternelle : elle l'était devenue, du moins. Je n'avais pas choisi le lieu de ma naissance, le terreau matriciel de ma langue originaires. Cette chose – idée, réalité – pour laquelle on s'est tellement battu, pour laquelle tant de sang aura été versé, les origines, est celle qui vous appartient le moins, où la part de vous-même est la plus aléatoire, la plus hasardeuse : la plus bête, aussi. Bête de bêtise et de bestialité. Je n'avais donc pas choisi mes origines, ni ma langue maternelle. Ou plutôt, j'en avais choisi une, le français.

On me dira que j'y avais été contraint par les circonstances de l'exil, du déracinement. Ce n'est vrai qu'en partie, en toute petite partie. Combien d'Espagnols ont refusé la langue de l'exil ? Ont-ils conservé leur accent, leur étrangeté linguistique dans l'espoir pathétique, irraisonné, de rester eux-mêmes ? C'est-à-dire autres ? Ont-ils délibérément limité leur usage correct du français à des fins instrumentales ? Pour ma part, j'avais choisi le français, langue d'exil, comme une autre langue maternelle, originaires. Je m'étais choisi de nouvelles origines. J'avais fait de l'exil une patrie.

La littérature en secours.



La littérature en secours

6 - « Cécilia »

« L'écriture ou la vie », chapitre IX

Troisième partie, « Ô saisons, Ô châteaux »

Ainsi, concluait en effet Carlos Fuentes, tu aurais réalisé le rêve de tout écrivain : passer sa vie à écrire un seul livre, sans cesse renouvelé !

Nous avions ri. La pluie d'averse battait les vitres du café où nous avions trouvé refuge.

Mais je n'ai pas réalisé ce projet. Les pages de l'exemplaire unique que Carlos Barral m'avait offert à Salzbourg, le 1^{er} mai 1964, sont restées blanches, vierges de toute écriture. Encore disponibles, donc. J'en aime l'augure et le symbole : que ce livre soit encore à écrire, que cette tâche soit infinie, cette parole inépuisable.

Depuis peu de temps, pourtant, je sais ce que je vais en faire, avec quoi remplir ces pages. Je vais écrire sur ces pages blanches, pour Cécilia Landman, l'histoire de Jerzy Zweig, un petit enfant juif de Buchenwald.

Cécilia avait trois ans, je l'avais dans mes bras, je lui récitais des poèmes. C'était la meilleure façon de la calmer, le soir, d'apaiser ses inquiétudes nocturnes, son refus du sommeil néantisant.

Je lui récitais Ronsard, Apollinaire, Aragon. Je lui récitais aussi Le voyage, de Baudelaire, c'était son poème favori. Le temps passait, elle le savait par cœur, le récitait en même temps que moi. Mais je m'étais toujours arrêté avant la strophe qui commence par « O mort, vieux capitaine... » Pas seulement pour éviter les questions que sa curiosité susciterait. Surtout parce que c'était cette strophe-là que j'avais murmurée à l'oreille de Maurice Halbwachs, agonisant dans le châlit du block 56 de Buchenwald.

7 - « Mort du Professeur Halbwachs »

« Une tombe au creux des nuages » : Essais sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui (extrait)

[...] Le dimanche précédent, Maurice Halbwachs était déjà très faible. Il n'avait plus la force de parler. Il ne pouvait plus que m'écouter, et seulement au prix d'un effort surhumain, ce qui est le propre de l'homme. Mais cette fois-là, cette dernière fois, Halbwachs n'avait même plus la force d'écouter. A peine celle d'ouvrir les yeux. J'avais pris la main de Halbwachs, qui n'avait pas encore eu la force d'ouvrir les yeux. J'ai senti seulement une réponse de ses doigts, une pression légère, message presque imperceptible.

Le professeur Halbwachs était parvenu à la limite des résistances humaines. Il se vidait lentement de sa substance, arrivé au stade ultime de la dysenterie qui l'emportait dans la puanteur.

Un peu plus tard, alors que je lui racontais n'importe quoi, pour qu'il entende le son d'une voix amie, il a soudain ouvert les yeux. La détresse, la honte de son corps en déliquescence y étaient lisibles. Mai aussi une flamme de dignité, la lueur immortelle d'un regard d'homme qui constate l'approche de la mort, qui sait à quoi s'en tenir, qui en mesure face à face les enjeux, librement : souverainement.

Alors dans une panique soudaine, ignorant si je puis invoquer quelque Dieu pour accompagner Maurice Halbwachs, conscient de la nécessité d'une prière, pourtant, je dis à haute voix quelques vers de Baudelaire. C'est la seule chose qui me vienne à l'esprit.

O mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre....

Le regard de Halbwachs devient moins flou, semble s'étonner. Je continue de réciter. Quand j'en arrive à... nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons, un mince frémissement s'esquisse sur les lèvres de Maurice Halbwachs. Il sourit, mourant, son regard sur moi, fraternel.

8 - « Cécilia »

J'avais la petite fille dans mes bras et elle me regardait d'un œil attentif, plein de confiance. Les vers de Baudelaire avaient été pour Halbwachs une sorte de prière des agonisants. Un sourire s'était ébauché sur ses lèvres quand il les avait entendus. Mais j'avais Cécilia dans les bras, je lui récitais Baudelaire et le souvenir s'estompait. Il se transformait plutôt. La puanteur, l'injustice, l'horreur de la mort ancienne s'effaçaient, il restait la compassion, un sentiment aigu, bouleversant, de fraternité.

Je récitais à la petite fille les vers qui étaient une incitation au voyage de la vie et il me semblait que le visage de Halbwachs se détendait. Dans mon souvenir, une grande paix semblait illuminer son regard, ce dimanche d'autrefois. Je tenais dans mes bras Cécilia Landman, ma radieuse petite quarteronne juive, dans le cœur de laquelle battait du sang de Czernowitz, ville natale de Paul Celan, et les souvenirs atroces semblaient s'apaiser.

J'écrirai pour elle, dans les pages blanches du Grand Voyage, l'histoire de Jerzy Zweig, l'enfant juif que nous avons sauvé, que j'ai retrouvé à Vienne, des années plus tard, dans une autre vie : la vie.

9 - « La fraternité dans les latrines »

« L'écriture ou la vie », première partie

La littérature en secours, chapitre II, « Le kaddish »

Dans la foule hagarde du bloc 62, corvéable à merci, désorientée par le choc avec la réalité surprenante de la vie à Buchenwald, aux codes inexplicables mais absolument contraignants, nous n'avions pu nous reconnaître, découvrir les points communs qui nous rattachaient au même univers culturel et moral. C'est dans les latrines collectives, dans l'ambiance délétère où se mélangeaient les puanteurs des urines, des défécations, des sueurs malsaines et de l'âcre tabac de machorka, que nous nous sommes retrouvés, à cause et autour d'un même mégot partagé, d'une même impression de dérision, d'une identique curiosité combative et fraternelle pour l'avenir d'une survie improbable.

Plutôt, d'une mort à partager.

C'est là, un soir mémorable, que Darriet et moi, tirant à tour de rôle des bouffées délicieuses d'un même mégot, avons découvert un goût commun pour la musique de jazz et la poésie. Un peu plus tard, alors qu'on commençait à entendre au loin les premiers coups de sifflet annonçant le couvre-feu, Miller est venu se joindre à nous. Nous échangeons des poèmes, à ce moment-là : Darriet venait de me réciter du Baudelaire, je lui disais La Fileuse de Paul Valéry. Miller nous a traités de chauvins en riant. Il a commencé, lui, à nous réciter des vers de Heine, en allemand. Ensemble, alors, à la grande joie de Darriet qui rythmait notre récitation par des mouvements des mains, comme un chef d'orchestre, nous avons déclamé, Serge Miller et moi, le lied de la Lorelei.

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten

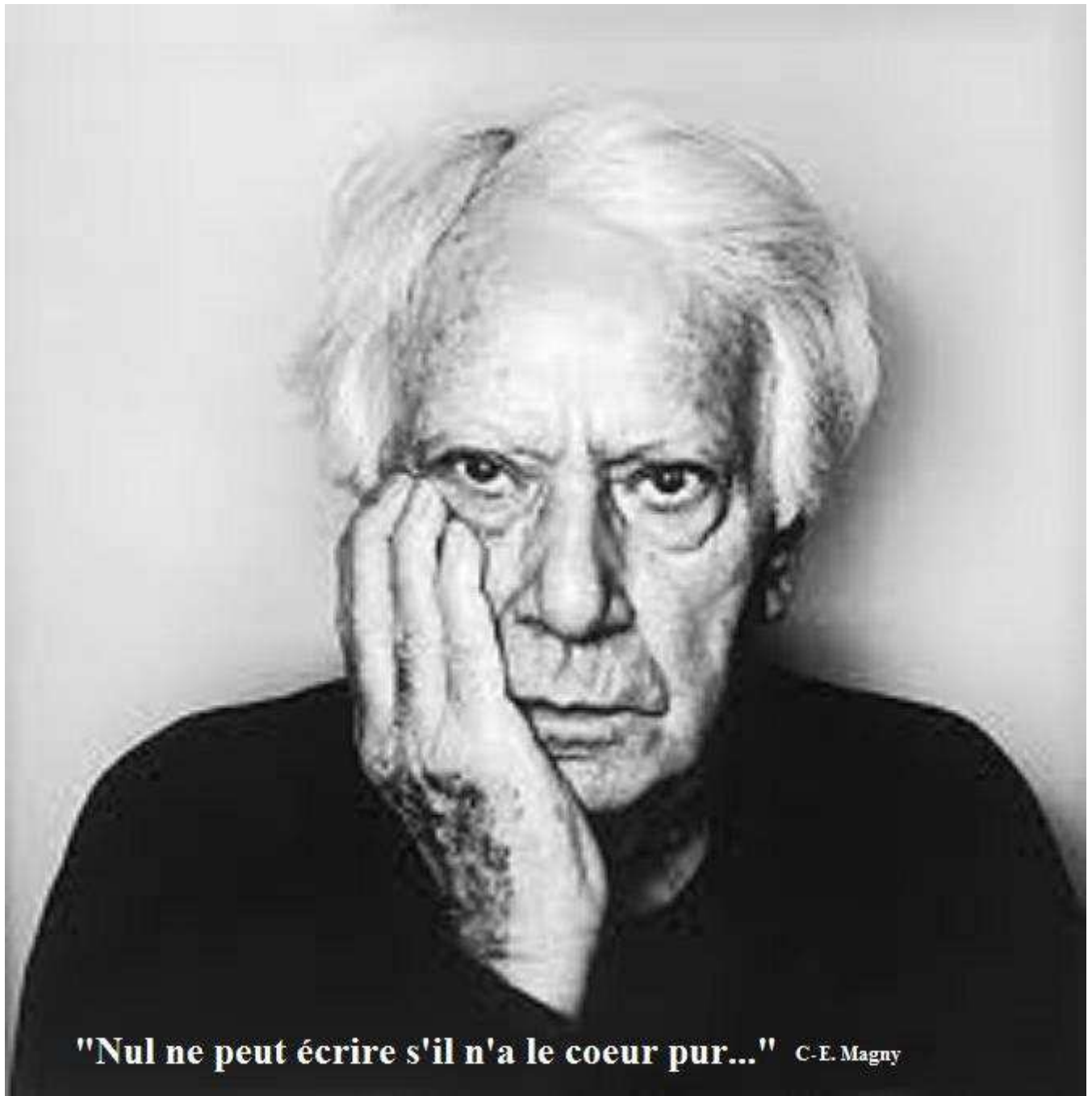
Dass ich so traurig bin...

La fin du poème, nous l'avons hurlée dans le bruit assourdissant des dizaines de paires de galoches de bois s'éloignant au galop pour regagner les baraquements, juste à la dernière minute avant le couvre-feu effectif.

Und das hat mit ihrem Singen

Die Lorelei getan...

Nous aussi, ensuite, nous nous étions mis à courir pour regagner le block 62, dans une sorte d'excitation, d'indicible allégresse.



"Nul ne peut écrire s'il n'a le coeur pur..." C.E. Magny

Clôture

10 - « Nul ne peut écrire s'il n'a le cœur pur »

« *L'écriture ou la vie* », *Troisième partie, chapitre X, retour à Weimar*

Une main légère comme la tendresse que je lui portais, lourde comme la mémoire que je lui transmettais.

Un matin d'août, près d'un demi-siècle auparavant, la veille de la destruction d'Hiroshima, j'avais quitté la rue Schoelcher, l'atelier de Claude-Edmonde Magny. J'avais marché vers la rue Froidevaux, vers l'une des entrées secondaires du cimetière Montparnasse. Il fallait que je me recueille un instant sur la tombe de César Vallejo.

*....no mueras, te amo tanto !
Pero el cadáver ay ! Siguíó muriendo...*

J'avais à peine eu le temps de penser aux mots de Vallejo :

*....ne meurs pas, je t'aime tant !
Mais le cadavre, hélas continua de mourir...*

Trois mois auparavant, dans une salle de l'infirmerie de Buchenwald, lorsque Diego Morales était mort dans mes bras.

Le poète Péruvien reposait, comme on dit, dans sa tombe de Montparnasse. Qu'on pouvait fleurir, à l'occasion : C.-E. Magny l'avait fait pendant mon absence. Qu'on pouvait visiter, pour s'y recueillir. A tous les sens du terme, y compris le plus fort. Y compris dans le sens d'une méditation qui transcendât et rassemblât tous les morceaux épars et distraits de soi-même.

Mais Diego Morales, le rouge espagnol, frère de ceux qui hantent les derniers poèmes de Vallejo, ne reposait nulle part, lui. Il n'était pas parti en fumée sur la forêt de l'Ettersberg, pourtant, comme tant de milliers d'autres combattants : le ciel n'avait pas été son linceul, car le four crématoire ne fonctionnait plus. Morales avait été enterré dans l'une des fosses communes que les Américains avaient creusées pour ensevelir les centaines de cadavres qui empuantissaient l'atmosphère du Petit Camp. Il ne reposerait nulle part, en somme, dans le no man's land, puisqu'il n'y a pas de mot français pour la « terre de personne ». Niemandsländ, en allemand. Tierra de nadie, en espagnol.

J'avais besoin de me recueillir un instant sur la tombe de César Vallejo. Juste avant de m'accompagner à la porte, Claude Edmonde Magny avait feuilleté une dernière fois les pages dactylographiées de sa Lettre sur le pouvoir d'écrire. Elle avait trouvé la phrase qu'elle cherchait :

« Je dirais volontiers : Nul ne peut écrire s'il n'a le cœur pur, c'est-à-dire s'il n'est pas assez dépris de soi... »

Elle m'avait regardé en silence.

Certes, il y aurait eu beaucoup à dire. N'est-ce pas seulement dans l'écriture qu'un écrivain peut parvenir à cette pureté de cœur qu'elle invoquait ? La seule ascèse possible de l'écrivain n'est-elle pas à chercher précisément dans l'écriture, malgré l'indécence, le bonheur diabolique et le malheur rayonnant qui lui sont consubstantiels ?

**Jorge SEMPRUN au Lycée Henri-IV
le 25 novembre 2006**

**à l'occasion de
la séance de dédicaces des anciens élèves écrivains
organisée par l'Association Amicale des Anciens Elèves**

